

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Livres nouveaux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 262-268

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# LIVRES NOUVEAUX

## I

En commençant cette chronique, notre pensée se reporte au vers souvent cité : « La critique est aisée et l'art, difficile »... mais pour estimer que l'un et l'autre sont également périlleux... Quand nos amis écrivent quelque ouvrage et qu'ils nous l'envoient pour que les « Echos » en publient une recension, ils nous exposent à la joie de distribuer des compliments et à la peine, parfois, de devoir émettre un certain nombre de réserves. Tour à tour, nos éloges paraîtront flatterie ou indulgence excessive, notre manque d'enthousiasme, sévérité et indécatesse inamicales. Quoi qu'il en soit, nous nous efforçons d'être objectif, heureux sans doute et plus que nous ne le saurions dire, si notre lecture entraîne notre sympathie et notre admiration..., heureux encore si notre appréciation, même chargée de réticences, impose à un jeune auteur quelque salutaire réflexion et à ceux que doit éclairer notre pensée, quelque mesure dans l'orientation de leur jugement.

Aujourd'hui, nous avons à parler de deux romans récemment parus et dont l'intérêt nous a semblé fort inégal.

Le premier, *Voix du Silence*, d'Henri Voëlin, éditions de l'auteur à Porrentruy. Nous connaissons déjà la plume alerte et délicate de ce jeune Jurassien qui avait publié, il y a quelques années, un recueil de poèmes... Sa muse était légère, ailée comme son mètre. Son inspiration laissait augurer un bel avenir littéraire, ouvert dans le sillage où l'avaient conduit ses vers. Malheureusement, il s'est engagé ce jour dans une route moins illuminée, celle du roman, où s'entendent si rarement les voix du silence... Clairette, son héroïne, n'a plus de raison de vivre puisqu'elle a perdu celui qu'elle aimait et qu'une longue maladie va l'immobiliser dans un sana. Dans son universelle dérélition, toute de solitude et de silence, elle ouïra Dieu qui lui offre son amour et lui réclame le don de ses souffrances. Il s'ouvre devant elle un bonheur nouveau qui mériterait toutes les exaltations, pourvu que seule

l'inspire la vraie et indispensable charité surnaturelle et que ne le nourrisse point ce qui peut se cacher d'enivrant dans les affections secrètement entretenues et qui grandissent dans la même mesure qu'elles eurent un jour à subir l'assaut de la contrariété et de la persécution.

Ce thème, d'une douleur éloquente jusqu'en son silence, se noue autour d'une intrigue si rapidement menée qu'elle conviendrait tout juste au développement d'une nouvelle. Le drame se déroulant en quelques péripéties seulement, Henri Voëlin a dû multiplier les détails accessoires où il est si difficile d'éviter l'écueil des invraisemblances et celui, plus subtil encore, de la continuité des caractères.

S'il ne convient pas de dissocier le fond de la forme, nous ne sommes pas surpris que le style de ce roman manque de cette limpidité que, jadis, l'on avait louée dans ses poèmes... Une page de vie cahotante suggère peu à peu une langue de même venue, que n'éclairaient plus même les épisodes délicats, les descriptions sereines... Ceux-ci n'y sont pas plus dans leur contexte normal qu'en revanche les saillies pimentées ou triviales dont seul s'accommode un milieu résolument vulgaire. En passant, nous notons que nous a surpris la scène où nous est décrite la messe de mariage, avec son cérémonial bâclé, ses assistants si vilement humains... Ce genre de parodie serait-il encore de notre temps ?

Pour terminer cette critique dont les réserves, quelque opposées qu'elles soient à celles que ce roman a déjà suscitées, ne s'inspirent d'aucune acrimonie, mais d'une sincérité que nous voudrions bienfaisante à un jeune auteur, véritablement doué et égaré, ce nous semble, dans une voie qui n'est pas la sienne, nous soulignerons que, sans l'éclaboussure de quelques fautes d'orthographe, la présentation typographique du livre est parfaite à tous points de vue. Entre autres, nous relèverons avec un plaisir particulier que le choix des caractères d'imprimerie recèle un goût parfait : ce qui nous tissait un incontestable élément de joie, au cours d'une lecture où nous trouvions si malaisément de quoi nous transporter d'admiration.

L'autre roman que nous avons à commenter dans nos *Echos*, a pour titre *Marguerite Voide* (Payot Ed.). En

juin déjà, nous en avons annoncé ici même la parution, tout en assurant son auteur, M. Jean Follonier, que nous nous ferions un plaisir d'en entretenir nos lecteurs. Peut-être y avait-il quelque témérité à nous persuader, sans même l'avoir lu, que ce nouveau livre allait nous combler de joie et nous ravir d'aise à chacune de ses pages. L'événement, même s'il n'eût pas suffi d'avoir connu d'ailleurs le magnifique talent de notre ami, nous donna largement raison.

*Marguerite Voide* appartient d'abord à l'âme valaisanne. C'est dire que ses personnages, ses paysages, sa psychologie ressortissent à cette haute vallée de montagnes où se sont accumulées ces sortes de richesses qui habitent aux confins de ce qui est rude et doux à la fois. Il y a chez nous cette incessante cohabitation de ces extrêmes. On les rencontre d'abord dans la nature d'où ils glissent ensuite dans les êtres humains... donnant quelque raison à ceux qui conçoivent l'homme comme un produit du sol. Malheur le jour où se dissocie la vie commune de ces éléments disparates ! Le pays en est ravagé, les âmes emportées dans les plus tumultueuses tempêtes... Viennent alors les désastres, la face d'une vallée change d'aspect parce que l'avalanche a rasé son manteau de forêts et mis à nu ses pans de rochers, toute une famille laissera éclater ses passions exacerbées, un sang trop chaud bouillonnera dans les veines de la jeunesse... Cet impétueux tourbillonnement des forces de la vie ne retrouvera son centre normal de gravitation que lorsque se réentendra la voix, un temps étouffée, de la bonne tradition, de la conscience, de la droiture, de tout ce qui se réclame de Dieu, même si celui-ci n'est point nommé, qui en est la manifestation et qui vaut mieux encore que la plupart des appels mystiques et des fièvres dévotes... Douceur, rudesse, brisements terribles, ivresses acceptées, retours vers la sagesse et équilibre reconquis, telles sont les lumières et les ombres avec lesquelles jouera Jean Follonier, au gré d'une fantaisie jamais assoupie, avec un sens du dosage qui tour à tour nous ménage le rêve et la réalité, la joie et la tristesse, le bonheur ou le malheur, le jour ou les ténèbres... Sous cette mobilité des formes de vie demeurent constants les caractères. Que Marguerite soit aujourd'hui la plus heureuse des fiancées, que demain la mort de son promis

l'enferme dans un sillage de larmes et d'amour disparu d'où elle ne sortira qu'à la séduction retrouvée et plus forte que la désespérance d'un être de chair, ce gendarme qui l'aime, elle reste elle-même, malgré la diversité de ses états psychologiques dont chacun s'explique par le précédent, ayant tous un même fonds d'inspiration. De même pour les autres personnages.

La séduction de ce roman se nourrit, avons-nous dit, de son âme valaisanne. Plus encore, au moins pour qui se complaît dans les formes unifiées et simples, dans l'étonnante intégration du paysage à la vie quotidienne. Le soleil dans l'azur, le bruissement du vent dans les aroles, l'ondulation du blé dans les champs, les montagnes du fond de la vallée n'ont rien d'un décor de théâtre qu'on oublie dès que commence l'action... Ils communient aux sentiments humains, les provoquent le plus souvent, n'ont de raison d'être qu'en fonction de l'homme qui les contemple. Dès que cette sorte d'incorporation de la nature à l'âme humaine nous a envoûtés..., comment ne pas trouver inférieure la réalité que nous propose la manchette du livre : « Toute la poésie valaisanne à travers un roman d'amour. » Non, rien des relations de contenu à contenant, pas même une juxtaposition indéfectible, mais bien un tout indivisible, une inlassable redondance de l'un à l'autre...

Dans sa marche vers tant de beauté, Jean Follonier avait un modèle : Ramuz. Oh ! qu'il est difficile d'être personnel, de ne pas emprunter au grand écrivain vaudois une certaine manière de sentir et d'interpréter la réalité, de ne pas se servir des mêmes procédés de style pour communiquer sa pensée et pour dégager un type universel de ces êtres richement concrets, si fortement individualisés qui peuplent notre pays... Qu'il est difficile, après avoir été le disciple de quelqu'un et l'admirateur passionné de son esthétique littéraire, de donner à sa propre personnalité une forme absolument neuve et assez puissante pour qu'elle retienne la sympathique attention de ceux que le maître a subjugués ! Jean Follonier s'est placé dans l'engrenage d'une succession difficile, car s'il imite Ramuz et qu'il y réussisse, on le taxera de servilité... ; que s'il se dégage résolument de lui, on sera tenté de ne le considérer que comme une tremblante étoile après le grand soleil de l'été. Nous pensons que l'auteur

de *Marguerite Voide*, bien que soient épars dans son œuvre un souffle et une atmosphère ramuziens, révèle une si forte autorité qu'on en oublie peu à peu sa parenté spirituelle. L'étoile peut trembloter encore... mais demain, elle conquerra notre sympathie comme l'une des plus belles parmi les « clartés errantes ».

Çà et là, nous avons noté des mots tarabiscotés, légèrement teintés de pédantisme... çà et là, des interrogations par trop multipliées, quelque boursoufflure dans le choix des figures... Peu à peu, ces sortes de bavures devront disparaître pour ne nous laisser qu'un texte limpide, tout vibrant de concret, une phrase décantée de tout ce qui sonne faux et place un écran artificiel entre la réalité et son expression.

Jean Follonier s'est engagé sur une route illuminée. Nous l'y suivrons avec amour, mais en lui souhaitant de modérer sa marche et de prendre largement ses temps d'arrêt. C'est à ce prix que ses œuvres futures brilleront d'une lumière nouvelle et qu'elles seront autre chose qu'une variation sur des thèmes connus.

Georges REVAZ.

## II

### Demain quand l'amour...\*

Une des farces communes aux collégiens de tous les temps consiste à brouiller les affiches : à déplacer par exemple le titre de la salle de zoologie au-dessus d'une classe aussi turbulente que l'arche de Noé. On se demande un peu si l'on n'est pas victime d'une mystification de ce genre à la vue du mot « roman » qui figure en lettres italiques sur la couverture de tant de volumes à la vitrine des libraires. Certes, nous n'avons ni la place ni le goût d'instituer ici le procès de ce mot, mais tout le monde sera bien d'accord pour exiger qu'il se passe quelque chose dans un roman. Ni trop, ni trop peu. A partir de cette position hâtive et mal défendue, on pourrait trouver vers l'extrême droite les romans-fleuves, au débit

\* *Demain quand l'amour...* Roman par Marcel Michelet. Editions de l'Œuvre St-Augustin, St-Maurice.

impétueux et aux nombreux affluents. A l'extrême-gauche, il y aurait ces romans-lacs dont la surface à peine se double d'une brise lointaine ou d'une ombre d'oiseau. Or, c'est plutôt du côté lac qu'il nous faut chercher M. Michelet.

André Délèze, certes, a le goût des tempêtes et l'horreur de tout ce qui ressemble à l'ordre : la sagesse paysanne lui paraît trop proche de la résignation, quand il faut toujours emboîter le pas aux bêtes et aux saisons. Le collègue sera sa première liberté prise, mais déjà il étouffe, parce que tout y est trop bien réglé : le rang des élèves, et celui des auteurs. Plus tard, à Paris même, il s'apercevra qu'ils ne cèdent pas tous, les barreaux auxquels il a meurtri ses doigts. Mais à ce violent est promis le royaume des cieux. Lui qui ose résister en face à sa mère, au milieu des champs (la scène est belle), déjà il a cédé secrètement sous le poids de l'amour, comme une fleur sous le papillon. Et c'est cette toute première grâce qui finira par ouvrir en lui toutes les sources inconnues ou inavouées de la douceur. C'est donc une sorte d'« Itinéraire de Paris à Jérusalem » que nous conte aujourd'hui M. Michelet — mais spirituel cette fois. Et comme dans tous les voyages, il y a des péripéties de moindre intérêt et des journées tellement unies le long de plaines interminables. C'est une langue étale. Et nous prendrons l'encre de son encier pour justifier « cette onction mêlée de tendresse enfantine » (p. 172). — Le roman était une sorte de symphonie pastorale qui sacrifiait le récit à l'équilibre des mouvements et des mesures ; comme si l'auteur se méfiait de son instinct dramatique, il arrête toute action au stade poétique (p. 228). L'écueil ici est banc de sable. Si le roman-fleuve va vite en besogne, trop vite, la douceur elle aussi, à la longue, fait violence. Et il vous vient en pleines vacances, au plus profond d'une forêt, de furieux désirs de foule, de travaux et de cris. Folle envie, dites-vous, tentation ! Mais alors, qu'on nous donne une foi à toute épreuve.

Autre chose. L'art, a-t-on pu dire, est la mnémotechnie du beau. Mais il arrive qu'on ait la mémoire trop fidèle : le Christ en bois se souvient à peine — juste assez pour notre joie — d'avoir été sapin. M. Michelet nous semble s'être assez mollement défendu contre le sourire lointain des défuntes années. On peut éprouver comme une

impression de malaise en face d'un enfant qui, décidément, ressemble tant à sa mère que c'en devient presque une indiscretion.

Que l'auteur veuille bien lire ces quelques réflexions par lui suscitées, avec toute l'indulgente attention que nous avons cru mettre à le lire et qu'il soit vivement remercié de ce beau livre qui vient s'ajouter à une lignée déjà bien glorieuse.

André RAPPAZ.